

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 23 (1920-1921)

Artikel: Un poète
Autor: Elder, Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-749651>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 04.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

UN POÈTE

Il ne semble pas que les Français soient un peuple poétique. Malgré des apparences fantasques, ce sont gens raisonnables aimant la précision, la logique, l'architecture d'aplomb, les harmonies carrées. Si l'art oratoire les grise, c'est par le jeu du déclamateur, les redondances verbales, le développement somptueux d'une idée, d'un paradoxe, et, tout compte fait, par son côté théâtral. Le rêve, les brumes, les langueurs ne sont point de leur tempérament en dépit du vieux sang celtique qui coule encore dans leurs veines. Ils aiment le clair, la chanson d'amour où l'on rit, la chanson de guerre où l'on brave.

Nous avons eu de très grands poètes qui avaient une tête sage et non folle, un cœur sensible, de l'imagination et toujours le goût du travail bien fait. Les douceurs de Ronsard, les brocards de Villon, le badinage réfléchi de La Fontaine, la symphonie de Lamartine, le stoïcisme de Vigny ou l'orchestre de Victor Hugo sont pleins d'ordre et de soumission aux règles établies. Ce n'est qu'après les traductions modernes de poètes étrangers, présentées dans une typographie irrégulière qui prétendait à suivre ligne à ligne le texte original, que l'idée vint à certains de libérer le vers français de sa métrique étroite. Le rythme devint dès lors la grande affaire en poésie. Ce n'était pas tout à fait une nouveauté, les bons poètes lui ayant de tout temps donné la première place. Mais il y avait de plus le coup de balai donné aux règles, simplement parce qu'elles étaient des règles dans un temps où tout devait être libre.

Incontestablement cette libération a apporté une souplesse, une subtilité dans la poésie française et au poète le moyen de produire tous ses dons, d'essayer de transcrire les plus insaisissables mouvements du cœur et de la pensée. Il y eut des balbutiements, des enfantillages et la découverte de vieux mondes comme en toute révolution. Mais des poètes surgirent qui, usant des règles ou des libertés à leur choix, écrivirent de beaux poèmes. Il suffit de rappeler quelques pages de Rimbaud, Verlaine, Verhaeren, Laforgue.

De nos jours l'élan s'est assagi. Les grands errements vers-libristes et les mirages symboliques ont pris fin. Il ne reste de tout ce mouvement que la bonne substance. A peine de très jeunes

revues ressuscitent-elles encore le passé qui éclate ridiculement dans leurs pages comme un pétard oublié après un feu d'artifice. Les vrais poètes connaissent la bonne voie et la suivent d'un pas ferme : Henri de Régnier avec sa distinction harmonieuse, sa perfection littéraire, Madame de Noailles qui fait frémir la tradition de sensibilité moderne, Claudel obscur ou éclatant, le virginal Francis Jammes, enfin Paul Fort.

* * *

On a beaucoup écrit sur le point de savoir si Paul Fort fait de la prose ou des vers. Toute son œuvre, qui comporte plus de vingt volumes de ballades françaises, se présente dans une typographie uniforme. La strophe rythmique, d'un nombre de lignes indéterminé, est imprimée d'un bloc comme un alinéa de prose. Chaque strophe est séparée de la suivante par un intervalle. Le poème, selon la longueur, est d'une pièce ou en plusieurs parties.

Des exégètes inquiets se sont jetés sur cette pâture. Ce n'était pas des vers au vieux sens prosodique : Paul Fort ne respectait pas les règles traditionnelles. Ce n'était pas de la prose, car, si la métrique n'était pas régulière, le texte chantait dans le refrain des assonances. Ici, dans un même vers, il y a plusieurs *e* muets. Lequel faut-il élider à la diction, lequel appuyer ? Voici des alexandrins bien armés et tout soudain une prose où ne frappe plus la rime. Comment dire ?

„J'ai cherché un style, écrit Paul Fort, pouvant passer, au gré de l'émotion, de la prose au vers et du vers à la prose : la prose rythmée fournit la transition. Le vers suit les élisions naturelles du langage. Il se présente comme prose, toute gêne d'élision disparaissant sous cette forme. La prose, la prose rythmée, le vers ne sont plus qu'un seul instrument, gradué.“ Et ailleurs : „Quant à la forme, j'ai tenté de marquer la supériorité du rythme sur l'artifice de la prosodie.“

Voilà qui est net et je crois qu'il n'est pas besoin d'ajouter de longues gloses à cette déclaration ni de se troubler au sujet des élisions. Paul Fort transcrit ce que lui dicte son inspiration du moment. Il écoute chanter en lui le poème, comme il vient, mêlant vers, prose, rime, assonance et mètres de toute taille. Il l'écoute avec l'oreille et le transcrit pour l'oreille, c'est-à-dire que

ses phrases suivent les flexions, les élisions habituelles à la conversation. Le poète parle et trouve son rythme dans les modalités ordinaires du langage.

La chapelle abandonnée. „Elle se reflète dans une mare où les rainettes vont chanter, où le clair de lune vient boire, où les nuages vont pleurer.

„C'est une pauvre petite chapelle, sans croix, sans vitraux, sans clocher; ni saints ni Vierge et pas d'autel, jamais une âme pour y prier.

„Ses fidèles sont les brins d'herbe et la frileuse giroflée, qui regarde par la fenêtre et ne cesse pas de trembler....“

Cette forme qui ne tient compte que de l'inspiration et du rythme est une nouveauté. Et ce n'est pas la moindre originalité de Paul Fort d'avoir créé une manière propre d'exprimer son génie. Tout sujet, conte, farce, pamphlet, rêverie, chant populaire, entre d'emblée dans cette forme souple, nuancée qui se hausse aisément à la grandiloquence, s'attarde à rire ou s'amuse à patoisier. L'écueil était la platitude, un vide qu'aucune décoration formelle ne viendrait atténuer. Mais du jour où Paul Fort commença d'écrire, il savait sans doute qu'il avait en lui de quoi l'éviter.

Paul Fort n'est pas un poète, il est la poésie.

Un poète prend la poésie, la met au moule, la chauffe, la fond et vous la présente ennoblie, somptueuse, rigide. Tout un travail d'artisan s'interpose entre l'émotion, les sentiments et la traduction qu'il en donne. Il est ému par certains spectacles, fermés à d'autres. Il a sa note, son tour de main. On sent l'ouvrier.

Paul Fort est l'émotion même, la chanson sans apprêt, le cri, la joie, la tristesse. Lorsque j'ouvre un de ses livres, je plonge, semble-t-il, en pleine nature. C'est le jardin éclatant de fleurs, de lumière; la forêt pleine d'oiseaux, de fraîcheur, de vie innombrable. Toute une musique se lève des mots, du rythme, des images, musique qui enchante, berce, grise, toute une musique, facile d'apparence, et sans contrainte, qui est bien la poésie même.

Il a tous les tons, ou grave, ou badin, ou pathétique. Il vous conte de l'histoire en bon chroniqueur qui aurait chevauché aux troupes de Louis XI, l'écritoire au côté. Les fées, les enchanteurs sont de ses familiers et aussi les fleurettes des champs et toutes les humbles créatures du bon Dieu. Il dit son cœur, ses amours

qui ont toujours vingt ans, et tous les lieux où sa fantaisie le poussa. C'est un grand voyageur. Il bouge sans cesse autour de Paris, et il chante aux hasards des chemins, des haltes, des auberges où l'omelette est grasse, la nuitée longue.

„Tranquilles et leur ombre allongée sur les champs, les grands bœufs descendaient au profil d'un coteau...”

„Que les couchants sont doux à l'âme douloureuse, et qu'il est bon de s'attendrir avec le jour!...”

„Voici venir le jour entre les peupliers. La vie autour de moi répand ses frissons d'ailes. Les étoiles dans l'aube, à se multiplier, forment un astre universel...”

„Comme on s'est peu aimé, l'autre jour, ma Lucienne! Comme on s'est peu aimé, l'autre jour, en s'aimant. O promenade! promenade! — On ne sait plus rien se dire. Vous étiez à mon bras. Mon bras tremblait d'amour. Et c'est tout. — Nous avons sauté une flaque pour rire. Puis votre main trembla dans la mienne un moment...”

„Ici, devant Fin d'Oise, Maurecourt, Andrézy, Conflans, Sainte-Honorine — doux bruit font ces noms là! Volée de cloches pour un mariage dirait-on pas? ... ô poésie, ô poésie, ô poésie! ...

„ici, sous les yeux bleus de ces quatre villages, on voit la Seine en fleurs s'unir à la belle Oise. Bien. Montez sur un pont suspendu et berceur. Embrassez votre amie et regardez ailleurs...”

„Lusignan, les Baux, Coucy, blancs castels transis, et Saint-Cloud roi des automnes,

„n'est-ce pas que c'est navrant d'être au vif du vent, quand la neige tourbillonne?

„Ce lac prisonnier des joncs, comme ses frissons ruinent le reflet des ruines

„du château de Lusignan réfléchi froidement par les „bains“ de Mélusine...”

Je m'excuse et j'ai grande honte de hacher si indignement des poèmes. Je ne puis les citer en entier, l'article n'y suffirait pas. Et j'ai voulu relever au hasard quelques strophes pour donner un aperçu, bien faible, des inspirations de Paul Fort. Elles sont infiniment plus variées, car tout en lui-même et dans le monde extérieur le touche. Souvent il ironise, s'amuse à une chanson de route, à une légende comique. Ici vous le voyez sentimental, tendre, langou-

reux. Mais tout à coup le voilà qui parade ! Ailleurs il rit de coin et assaisonne son dit d'une philosophie placide et salée.

„Du temps qu'on allait encore aux baleines, si loin qu'ça faisait, mat'lot, pleurer nos belles, y avait sur chaque route un Jésus en croix, y avait des marquis couverts de dentelles, y avait la Sainte-Vierge et y avait le Roi !

„Du temps qu'on allait encore aux baleines, si loin qu'ça faisait, mat'lot, pleurer nos belles, y avait des marins, qui avaient la foi, et des grands seigneurs qui crachaient sur elle, y avait la Sainte-Vierge et y avait le Roi !

„Eh bien, à présent, tout le monde est content, c'est pas pour dire, mat'lot, mais on est content !... y a plus d'grands seigneurs ni d'Jésus qui tiennent, y a la république et y a l'président, et y a plus d'baleines !“

Peut-être Paul Fort est-il le seul parmi les poètes contemporains à posséder le sens, l'esprit du folklore. Maints autres se sont essayés à la chanson populaire, mais lui seul y a pleinement réussi. Il trouve d'instinct le tour spécial de la vieille chanson française avec ses redites, ses refrains où piétine l'onomatopée, son bon sens sceptique et sa joie langoureuse. Le premier livre des *Ballades Française* abonde en poème de ce genre que l'on rencontre aussi, d'ailleurs, dans les volumes suivants. Il faudrait citer *L'Amoureuse*, *La ronde des tabliers*, *Un beau régiment* et cette délicieuse fantaisie : *Ma joie est tombée dans l'herbe*.

„Ma joie est tombée dans l'herbe, gens de la route, gens fortunés, apportez tous vos lanternes, aidez moi-z-à la retrouver...“

Deux des plus réussies parmi ces ballades populaires sont, à mon gré, *Les filles du roi d'Espagne*, parue dans un récent volume et inspirée d'une chanson bien connue :

„Derrière chez mon père, y a-z-un olivier doux, y a-z-un olivier doux. Les filles du roi d'Espagne sont endormies dessous...“

et *La Ronde* qui date de 1897 :

„Si toutes les filles du monde voulaient s'donner la main, tout autour de la mer elles pourraient faire une ronde.

„Si tous les gars du monde voulaient bien êtr' marins, ils l'raient avec leurs barques un joli pont sur l'onde.

„Alors on pourrait faire une ronde autour du monde, si tous les gens du monde voulaient s'donner la main.“

On comprend que dès sa révélation, Paul Fort ait été qualifié de „poète populaire“ par François Coppée. Il y a du terroir dans sa langue, savoureuse, variée, proche du peuple et dans ses ballades. Le titre de Prince des poètes, que ses confrères lui décernèrent à la mort de Léon Dierx, lui va bien. Non pas tant à cause de l'hommage et du rang que par ce que ce titre de prince évoque d'élégance surannée, de flânerie diserte, de noblesse en dentelle, gueuse mais riante, riche d'amour, de verve, satisfaite d'un rayon de soleil, d'un baiser et d'une pinte de vin claret.

„Paul Fort est un masque, écrit M. Octave Béliard, et je sais bien ce qu'il y a dessous: il y a le démon familier de la terre de France.“ Bref jugement mais qui vaut les plus longues analyses. Toute la race, capricieuse, alerte, fine, mélancolique en riant et rêveuse faute de mieux, toute la race abreuvée de la vigne spirituelle est en lui. C'est un Rémois de vieille souche et de cette petite bourgeoisie laborieuse, honnête, généreuse de ses muscles, de son estomac, qui est le suc de la France. Il est du cœur du pays, et il en porte tout le cœur en lui.

Son œuvre déjà est considérable: vingt-cinq volumes de ballades éditées au Mercure de France et chez Figuière. Il touche à tout, vous met des contes en vers, des romans, de l'histoire. Jeanne d'Arc l'inspire et la guerre des Bourguignons et Barbe-Bleue et Merlin l'enchanteur. Il se raconte sans cesse et chante ses amis, les paysages, le chemin de fer ou „trois petits veaux qui l'ont à l'œil sur le chemin de Gambaiseuil“.

Et c'est toujours la poésie: une musique, large, brève, sautillante, berceuse: des trouvailles d'expression, des tournures originales prodiguées de façon à faire rougir les plus féconds des poètes. La jeunesse exubérante ne tarit point en Paul Fort. Il semble regagner de nouvelles forces chaque fois qu'il touche un nouveau coin de la terre de France, comme le géant de la fable. Le vieux sol gaulois le nourrit comme une mère.

„Je ne suis pas un écrivain. Je suis le poète qui chante... J'écris des mots pour le plaisir et je les chante... Aérez, Aérez les mots! Qu'ils soient de ces flammes légères dansant plus haut que les flambeaux... Je suis le poète qui chante, étant peut-être un écrivain...“

BOULOGNE SUR SEINE

MARC ELDER

